



## **Sartre-le-crabe**

Les éditions Navarin viennent d'ouvrir un nouveau chapitre de leur joyeuse existence par un coup d'éclat : la publication de la thèse de Clotilde Leguil *Sartre avec Lacan*, préface de Jam ! On se joindra volontiers au chœur de louanges formé par Pierre Stréliski et Serge Cottet, qui ont déjà salué l'événement dans *Lacan Quotidien*. Ce n'est plus une thèse universitaire, mais une conversation – je ne dis pas une promenade, Sartre étant rien moins que sportif ! – d'où l'on ressort plus savant sans autre effort que d'avoir suivi les démonstrations de Clotilde. L'art de la dissertation change décidément le monde puisque je me suis vu, pendant trois-cent pages, parisien à Paris, et surtout normalien à la terrasse du Flore en été – le ciel a un parfum d'éternité, les filles sont jolies, les concepts cristallins, et ma liberté n'a plus d'autres limites que celles ...

Arrêtons de rêver ! Clotilde nous rendra fous ! Vous savez mieux que moi, lacaniens de Paris, combien ma liberté n'a d'autres limites que la folie – Lacan l'a martelé dans ses existentialistes « Propos sur la causalité psychique », et Jam a tiré de cette remarque, le siècle dernier, un article fameux. De leur côté, les éditions Navarin l'ont tellement bien comprise qu'elles ont dessiné avec Valérie Gautier – *designer* des éditions La Martinière voire, de son propre aveu, muse de Jam en la matière – une lumineuse couverture envahie par ce qui constitua le brin de folie de Sartre, soit les crabes.

C'est une interprétation qui fait mouche quand on sait la place prise en lui par ce crustacé. Il surgit la première fois comme un spectre après qu'il ait pris de la mescaline, pour le hanter ensuite sans répit à la fin de l'École Normale : « Les crabes, ça a commencé quand mon adolescence a pris fin – c'est-à-dire quand je suis sorti de Normale pour devenir un enseignant, un rouage du système. Au début, au Havre, je les ai esquivés en écrivant sur eux – concrètement, en définissant la vie comme la nausée, mais dès que j'ai essayé de l'objectiver, les crabes sont réapparus. Une sorte de psychose, des hallucinations [...]. Je me rappelle la première fois à La Coupole. Castor et moi étions en train de déjeuner, quand tout à coup j'ai commencé à entendre « Napoléon le petit, le grand ... » Castor ne l'a jamais entendu, mais elle se rappelle à quel point cela m'a perturbé. Et ensuite ces crabes réapparaissaient dès que j'allais quelque part. Pas chez moi. Pas quand j'écrivais, seulement quand je marchais, quand j'allais quelque part. Surtout quand je me promenais, en vacances ». Croyant devenir fou, il alla voir Lacan qui n'était pas encore analyste, et ils conclurent « que c'était la peur de se

retrouver tout seul, ou, pour remettre ça dans un contexte plus précis, la peur de perdre la camaraderie du groupe. »<sup>1</sup>

Un nœud avait donc sauté, et le jeune philosophe rencontra un bout de réel ... Dans sa belle préface, Jam ramasse cette conjoncture en parlant de *Sartre-le-crabe*. Clotilde l'évoque dans sa conclusion en commentant ce passage étonnant du Séminaire *L'angoisse* où Lacan avouait l'irritation que lui causait Sartre dont il comparait la démarche conceptuelle à celle, oblique, du crabe qui vous embrouille pour mieux vous pincer.<sup>2</sup>

*Sartre-le-crabe* : la formule est d'autant plus percutante qu'elle dit une part du réel du sujet, soit ce que l'on peut qualifier de paradoxe de l'intimité. En effet, au plus profond de notre être, nous ne trouvons plus rien qui nous ressemble, mais une chose à nous-mêmes étrange que nous devons pourtant assumer – notre intimité nous est tellement étrangère qu'elle nous est *extime*. La jouissance, que notre inconscient s'essaie sans relâche et en vain à représenter, s'hypostasie dans de curieuses créatures, empruntées notamment au règne animal, et dans lesquelles nous ne nous reconnaissons pas. S'il nous a servi abondamment pour explorer, via l'éthologie, le registre imaginaire, il ne doit pas s'y cantonner tant il nous sert aussi à cerner le réel – la clinique se manifeste aussi dans un bestiaire.

Si *Sartre-le-crabe* a une histoire, comme le note Jam, il a aussi une structure lui permettant de prendre rang non plus seulement dans le voisinage d'Husserl ou d'Heidegger, mais aussi à côté des rats, des loups, des chevaux d'angoisse des grands cas cliniques de notre littérature, où il retrouvera aussi l'impressionnante vermine de « La Métamorphose » de Kafka.

Sartre est aussi et surtout intéressant par l'usage qu'il fit de ces camarades incommodes que Clotilde baptise ironiquement *compagnons de route*. Les crabes apparaissent en effet comme l'un des éléments essentiels de son œuvre littéraire – « je les ai esquivés en écrivant sur eux » – et ceci dès ses premiers textes comme « La chambre », « Erostrate », « L'enfance d'un chef », ou encore *La Nausée*, pour culminer dans *Les Séquestrés d'Altona*. À chaque fois qu'il est en perte, seul, ou en termes existentialistes libre, le héros sartrien rencontre le crabe. Il est en effet tellement libre qu'il se heurte alors à ce qui constitue la limite de cette liberté même – « Toutes ces fuites sont arrêtées par un mur » note ainsi Sartre en présentant son premier recueil de nouvelles *Le mur*.

*Sartre-le-crabe* pouvait aussi faire de lui-même un usage polémique voire politique. C'est ainsi qu'écrivant dans *L'Express* en 1958, peu avant le référendum sur la constitution de la 5<sup>ème</sup> République, son célèbre article « Les grenouilles qui demandent un roi », il comparait les députés à des crabes « grouillants, gluants, grimpant sans cesse les uns sur les autres et retombant sans cesse », et se révoltant contre leur pouvoir, leur lancer « n'est-ce pas une absurdité de soumettre l'homme aux caprices des crabes ? »<sup>3</sup>

L'absurde n'est-elle pas une catégorie commode pour ne pas voir ce que l'on veut ignorer ? Les hommes soumis aux crabes ? Ce n'est pas absurde, c'est comme ça ! *L'existence précède l'essence* veut dire qu'il y a d'abord pour le *parlêtre* une jouissance opaque, que le reste de

---

<sup>1</sup> Gerassi J., *Entretiens avec Sartre*, Paris, Grasset, 2009, p. 150-151. Voir aussi p. 122-123 et 153. Cité par JAM « Préface » à Leguil C., *Sartre avec Lacan*, Paris, Navarin, 2012.

<sup>2</sup> Leguil C., *op. cit.*, p. 310-314.

<sup>3</sup> Boros M.-D., « La métaphore du crabe dans l'œuvre littéraire de Jean-Paul Sartre », *Publications of the Modern Language Association of America*, Vol. 81, n°5, Oct. 1966, p. 446-450.

son âge il essaie d'ignorer en l'habillant d'un semblant. Tartuffe dans sa célèbre réplique ne dit pas autre chose que « Cachez ce crabe que je ne saurais voir ! » Les caprices des crabes ? Quelle flèche ! Mais bien sûr ! Il n'y en a pas d'autres, le caprice est une volonté sans loi qui ne peut agiter que nos crabes que, dans notre anthropomorphisme stupide, nous confondons avec les femmes ! Les crabes sont partout, sur moi, sur vous (même si certaines préfèrent les araignées !) – et pour le dire comme le chantait dans notre jeunesse à propos des loups, Reggiani, acteur fétiche de Sartre, ils sont entrés dans Paris !

Sartre ne concevait évidemment pas l'existentialisme tout à fait de cette façon. L'existence équivalait à un jeté dans le monde – Roquentin dans *La Nausée* ne se sent guère différent d'un galet –, le réel à un vitalisme, et ceci avec un inconscient réduit à la mauvaise foi. L'existentialisme lacanien est fondé sur la rencontre du signifiant et de la jouissance... Je m'arrête là, vous lirez la suite dans la thèse de Clotilde, mais aussi dans le Cours de Jam *L'Un tout seul* dont la parution est confirmée pour l'automne prochain ! Et ce n'est pas tout, les autres cours suivront année après année ! Le bonheur !